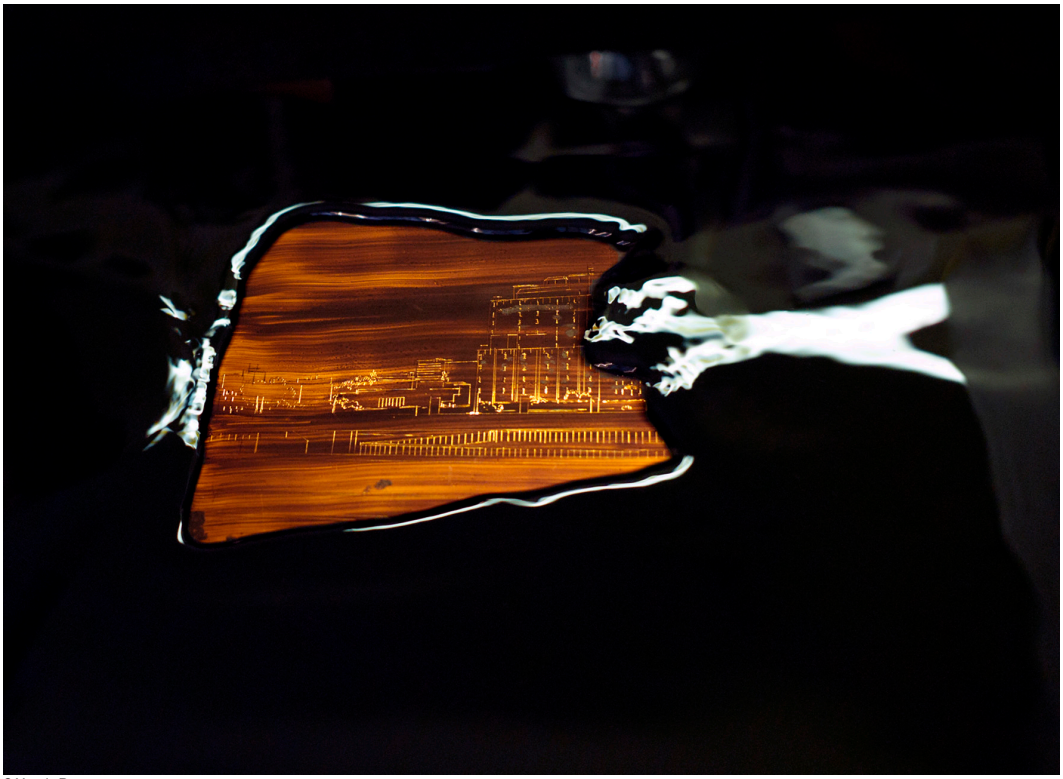
vidéochroniques



© Yannis Roger

Vedute
Mehdi Zannad

UN RENDEZ-VOUS MP2018 *Quel Amour!*

Vernissage le vendredi 11 mai de 14h à 22h
Exposition du 10 mai au 13 juillet 2018
Du mardi au samedi de 14 à 18 heures
Entrée libre - Accueil de groupes sur rdv

Dans le cadre des Ateliers *Quel Amour !* en partenariat avec MP2018, Milhe & Avons et Mécènes du sud - http://www.mp2018.com
Ouverture exceptionnelle dans le cadre du Printemps de l'Art Contemporain - www.pacmarseilleexpos.com
De 14h à 19h les 10 et 12 mai et de 14h à 22h le 11 mai 2018

L'artiste remercie Laurent Talon

Vidéochroniques
1 place de Lorette 13002 Marseille
Adresse administrative : BP 10071 • 1 place de Lorette • 13471 Marseille Cedex 02
Tel : 09 60 44 25 58 • email : info@videochroniques.org • www.videochroniques.org

L'association Vidéochroniques est soutenue par la Ville de Marseille,
la Région Provence- Alpes-Côte d'Azur, le Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône,
et la DRAC PACA [Ministère de la Culture et de la Communication]

Elle est membre de Marseille expos réseau des galeries et lieux d'art contemporain de Marseille Provence Métropole

Mehdi Zannad est un artiste discret et même modeste, chanteur, compositeur, dessinateur et architecte de formation. S'il admet que l'on puisse s'arrêter à la virtuosité plastique de ses œuvres, une investigation plus poussée en montre vite la finesse intellectuelle et l'exigence conceptuelle. Derrière la nostalgie d'une époque ou d'une pratique, on goûte alors cet arrière-goût acidulé qui sonne comme une critique aux formes lisses des espaces urbains et des images qu'ils génèrent. Paradoxalement, sa pratique à contrepied du mainstream lui offre une agilité sociale et plastique. Ses œuvres qui portent l'empreinte du réel et du vécu, portent en elles cette générosité.

Depuis cinq générations, l'entreprise Milhe & Avons développe une gamme de sacs et emballages personnalisés qu'elle conçoit et fabrique dans son usine. Ainsi, sur plus de 10 000 m2 à Marseille, se transforment papier et polyéthylène, dans le respect de la loi de transition énergétique. Par impression, en flexographie notamment, sacs papiers et sacs plastiques réutilisables se personnalisent. A côté de la production automatique et massive de sacs, l'atelier luxe pratique la dorure à chaud, quand plus loin se paraffinent les papiers alimentaires imprimés sur place. Empilement de bobines de papier volumineuses, alimentation saccadée des machines d'impression, alignement de racks, cuves de matières premières, scansion des machines, et envol de rognures dessinent un paysage en recomposition et mouvement permanents.

La résidence est la rencontre d'une entreprise qui amplifie le pouvoir communiquant de ses produits, avec un artiste qui s'emploie à abstraire tout signe publicitaire et signalétique dans ses dessins. Le détournement des outils d'impression sera un terrain de recherche pour privilégier le geste dans une dimension jusqu'au-boutiste, là où le numérique est devenu un raccourci dans la chaîne de production et de reproduction.

Bénédicte Chevallier

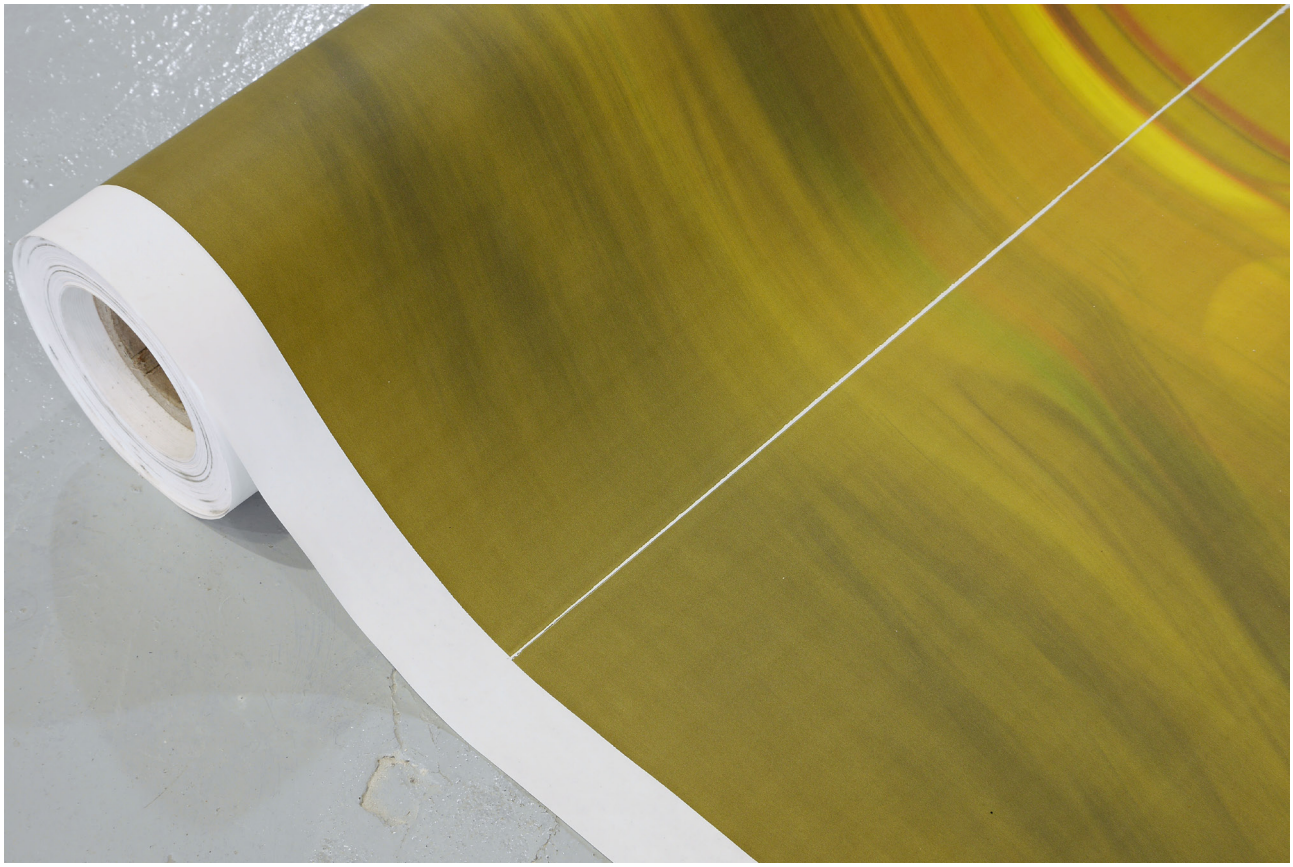
Vues de l’exposition

Vues de l’exposition

Vues de l’exposition

Vues de l’exposition

Vues de l’exposition



Vues de l’exposition

Vues de l’exposition

Vues de l’exposition

GRAVURES

Il s'agit ici de confronter la pérennité d'une technique ancienne à la modernité du modèle architectural et à son inscription dans la contemporanéité urbaine.
La gravure est produite par le dessin (la pointe sèche traçant des motifs que viendra mordre l'acide) puis par des masques successifs de vernis, appliqués par le pinceau sur la résine fondue (l'aquatinte). La plaque attaquée jusqu'au noir profond est alors enduite d'encre, essuyée et imprimée par le passage sous presse. Le résultat mêle la minutie et le hasard, la précision et l'accident : après trois jours de travail l'intention initiale tend à se perdre, et c'est le tirage qui fait tout ressurgir brutalement. Une fois le travail achevé, le grain peut être agrandi, l'image retouchée, fractionnée, laissant apparaître des motifs inattendus, les gris des aplats de résine révélant comme l'inconscient d'un espace devenu à la fois mental et concret.

S'il fallait rapprocher la gravure d'une autre technique artistique, je songerais volontiers au daguerréotype et à son temps de pose étiré : la faible sensibilité des plaques exigeait en effet une longue exposition en extérieur, excluant par principe les modèles en mouvement.
Lignes et contours du sujet s'inscrivaient « en profondeur » sur le support, imprimant plis des vêtements et de la peau avec une netteté troublante.
Cette acuité des traits a disparu des clichés instantanés, mis au service de la fugacité. Ma volonté serait de retrouver cette empreinte durable dans la représentation du bâti et du paysage.

Vues de l’exposition

Vues de l’exposition

Vues de l’exposition

CARNETS IN SITU

LA REGLE : remplir les 40 doubles pages du carnet sans « repentirs ». Produire un flux régulier d'images (de « visions ») tel le continuum de mots tracés sur le rouleau-parchemin de « Sur la Route ». Puis laisser les dessins surgir des pages ouvertes, les regarder défiler comme une série d'instantanés de la ville. Une empreinte urbaine tatouée sur le papier, fruit d'un «street art» contemplatif et solitaire.

Carnet ouvert tenu à la verticale, un oeil fermé de temps en temps pour vérifier les parallélismes. Aucun dessin préparatoire, la composition s'impose d'elle-même, se dégage progressivement des lignes qui s'entrecroisent sur le papier. Faire coïncider deux structures : celle du dehors et celle confinée sur le papier.

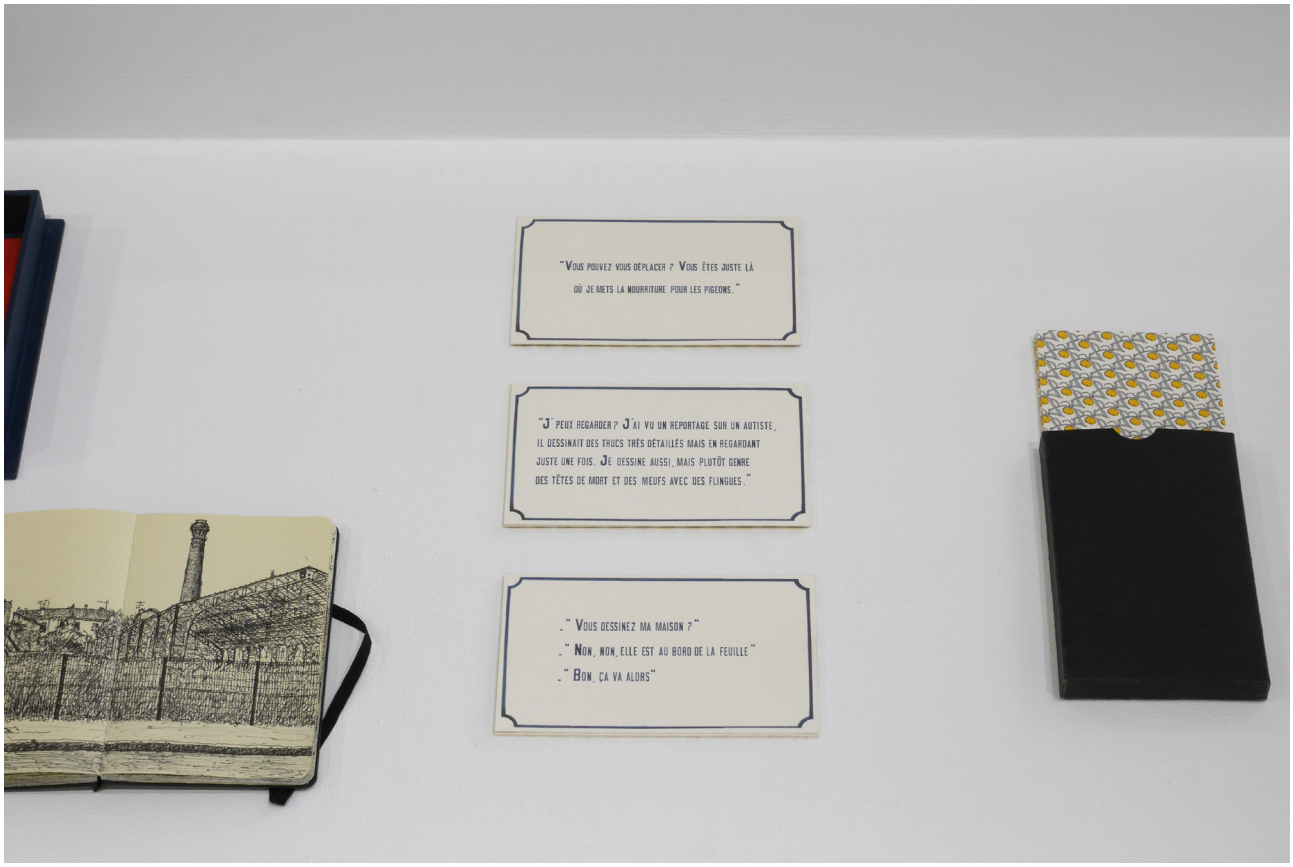
Mes poses sont de plus en plus longues (1 heure, 2 heures, 3 heures), en station debout.
Le corps devient présence, s'enracine, relie le spectacle de la rue à sa projection sur la feuille. Le trait est nu. Les passants me contournent, jettent parfois un regard sur le modèle ou le dessin. Je réponds à leurs commentaires de bon gré, toujours avec l'appréhension du «raté» qui serait sanctionné par une remarque.
Ainsi, dans la durée, la vérité du lieu apparaît plus intensément qu'avec l'enregistrement photographique – qui ne fixe qu'un instant fugitif. Je ne saisis rien à la dérobée, j'ai la légitimité que me confère ma présence insistante – je le constate aux réactions presque toujours amicales des curieux.
Sur le papier, les traits s'animent étrangement. L'image figée devient image-mouvement. L'oeil, scrutateur, se change en lentille de la Camera Obscura : il convertit les informations qui frappent la rétine en tracés noirs sur la page, résultats de déductions géométriques. La feuille blanche en guise de plaque sensible ; l'enchevêtrement des lignes sombres tel une «peinture de lumière» en négatif ; l'observation patiente comme substitut du bain révélateur.

Pour trouver le bon endroit, je marche au hasard et je peux enchaîner plusieurs dessins à la suite en pivotant simplement de quelques degrés. Devenu simple élément du paysage, je capte les conversations autour de moi. Le dessin prend forme.
Lorsque les gens s'arrêtent pour me parler, le bénéfice est immédiat : l'esprit, tiré de son assoupissement, se régénère et retrouve son acuité.
L'éblouissement est toujours à portée du regard – surtout quand l'environnement est neuf, comme ici à Montreuil, où je viens de m'installer.

Je rentre avec ma «prise», comme d'une pêche miraculeuse, et je la compare aux butins précédents. Alors, me reviennent les souvenirs persistants des conversations, des menus détails du paysage : échelles de secours, poteaux, enseignes.

Montreuil

Vues de l’exposition



Vues de l’exposition

vidéochroniques

À portée de main
Nicolas Gilly

Vernissage le vendredi 11 mai de 14h à 22h
Exposition du 10 mai au 13 juillet 2018
Du mardi au samedi de 14 à 18 heures
Entrée libre - Accueil de groupes sur rdv

Ouverture exceptionnelle dans le cadre du Printemps de l'Art Contemporain - www.pacmarseilleexpos.com
De 14h à 19h les 10 et 12 mai et de 14h à 22h le 11 mai 2018

L'artiste remercie Charles Floren, David Giancatarina, Syntia Khedoumi et Laurent Le Forban

Vidéochroniques
1 place de Lorette 13002 Marseille
Adresse administrative : BP 10071 • 1 place de Lorette • 13471 Marseille Cedex 02
Tel : 09 60 44 25 58 • email : info@videochroniques.org • www.videochroniques.org

L'association Vidéochroniques est soutenue par la Ville de Marseille,
la Région Provence- Alpes-Côte d'Azur, le Conseil Départemental des Bouches-du-Rhône,
et la DRAC PACA [Ministère de la Culture et de la Communication]

Elle est membre de Marseille expos réseau des galeries et lieux d'art contemporain de Marseille Provence Métropole

A portée de main

Dans sa louable volonté d'élargir le concept de l'art, J. Beuys affirmait : « Tout homme peut dessiner tant qu'il a des mains. » Nicolas Gilly ajouterait sans doute, avec autant de générosité, que tout homme peut toujours trouver ce *sur quoi* dessiner tant qu'il a des mains. Ambidextre parce que pragmatique -ou parce qu'il n'aime pas être contrarié-, N.G. trace ses dessins au creux de la main, soit dans l'urgence de l'instant, soit dans le flottement de l'attente, soit encore pour tuer le temps et ces dessins obéissent à une logique scrupuleuse et exigeante de la *signification minimale* : ils signifient seulement que lorsqu'on n'a rien à faire, on peut toujours dessiner et que lorsqu'on n'a rien sous la main pour dessiner, on a toujours une autre main...

Pourtant traditionnellement, la main qui dessine est oubliée dans le dessin réalisé ou alors elle est elle-même le motif du dessin. Bref, elle est une image ou un spectre. D'ailleurs, la plupart des théoriciens de l'art -qui sont aussi souvent des adorateurs de la main-, ont tenté de ressusciter son fantôme : H. Focillon rêvant de la main d'Hokusai, voulait baptiser ses albums, *Journal d'une main humaine*. Or, ici, l'album est dans la paume et la main est le journal. La main paraît pour de bon, c'est-à-dire ni comme motif ni comme la cause efficiente du dessin, mais bien comme son support visible. La main apparaît comme le fond du dessin, une paroi de poche, vivante et toujours disponible, étoilée de ses doigts désoeuvrés. Elle apparaît, elle se montre, immobile et bien réelle, au sens où J. Genêt parle de la « violence du dessin de la main unique », à propos de la main du manchot Stilitano, posée sur la table dans un inquiétant repos. La main que nous présente NG, si elle n'a rien d'inquiétant, n'est plus le fantôme qui a oeuvré, mais l'oeuvre elle-même.

Croquer le monde dans sa main suppose un geste précis, même s'il est souvent rapide, relevant du rythme d'exécution de la note, du pense-bête. Si voir les choses à portée de main, ce n'est pas porter le monde à bout de bras, c'est tout de même le ramener à la matrice de toute distance humaine : la paume. Avant de signifier ou de communiquer, la main compte et mesure. La paume -sur ces dessins photographiés- revient -docile à tous les motifs rencontrés aléatoirement- comme l'équivalent muet et visuel de l'anaphore dans les poèmes de Lisa Robertson. Là où l'auteure du poème *Le Temps*, nous fait éprouver la présence du temps (durée et saison) - « Les jours s'amoncellent sur nous »- par la répétition des mots « rebattus » -des « Quand », « Maintenant »- qui se dressent au début de chaque phrase, la main de N.G. nous avertit, silencieusement cette fois-ci, par ses apparitions répétées que « Tout autour se trouve la matrice des distances ». Matrice que l'une de ses mains attrape au gré des situations, pour la consigner dans l'autre.

Toutefois, se dessiner dans la main a d'abord quelque chose du geste désinvolte, minimal et brut par excellence. C'est un peu comme faire ce qu'on ne fait pas, ce qui ne se fait pas, comme l'enfant qui se dessine volontiers sur la peau d'un air libre et dégagé. Il y a une force et une jubilation dans le geste désinvolte qui s'applique à ne pas faire ce qu'on lui dit habituellement de faire. Car l'allégresse de la désinvolture a toujours à voir avec l'art de ne rien faire ou de ne faire presque rien. Dans son *Apologie des oisifs*, Stevenson fustige le modèle moderne de l'activité incessante et conclut son portrait dévastateur du suractif par ces lignes : « Peut-il s'étonner de son ressentiment, tandis qu'il s'échine désespérément à casser des cailloux sur la route, s'il voit dans les prairies, non loin, des personnes allongées au frais, un mouchoir sur les oreilles et un verre à portée de la main ? »

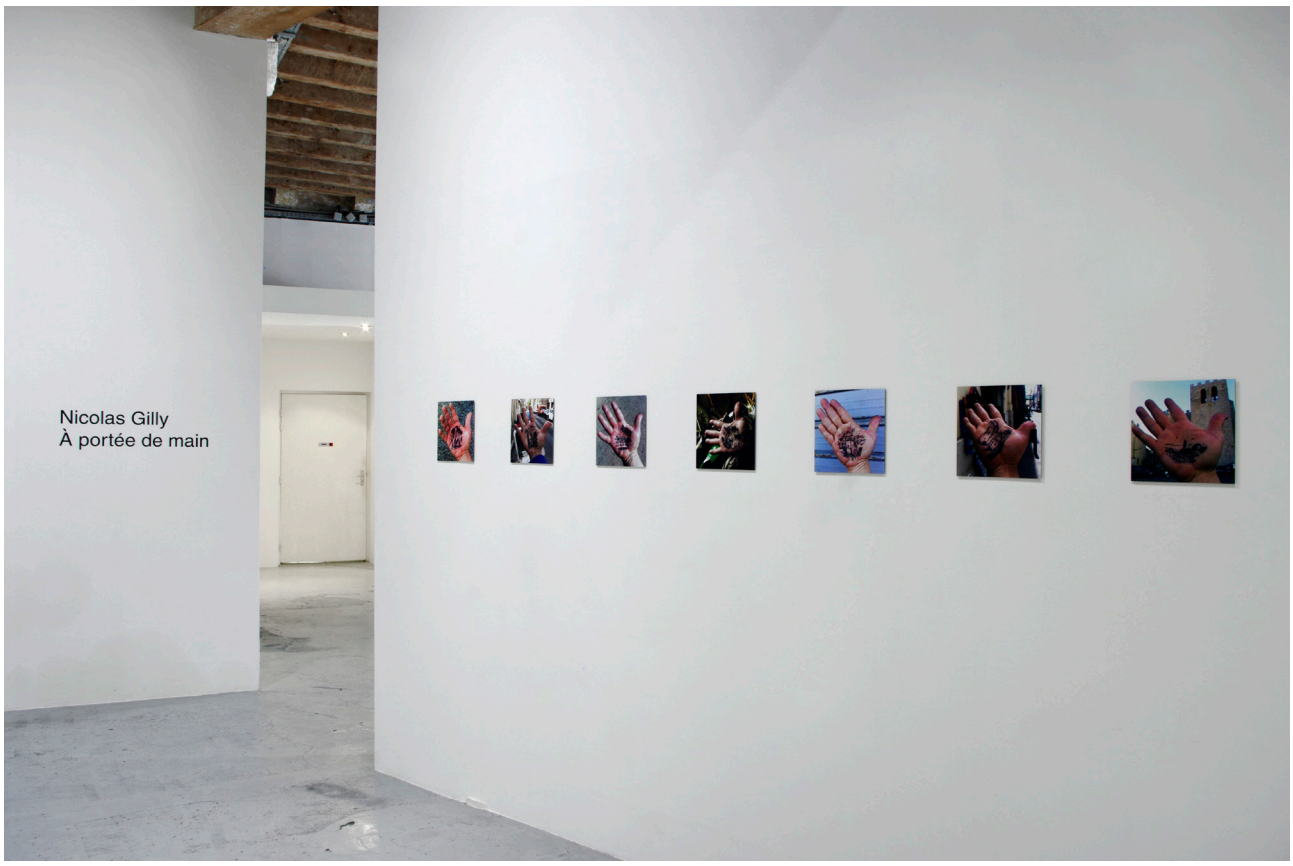
Mais cet art de ne rien faire n'est en un sens rien de plus que la définition de l'art même. Le plaisir d'exister ne serait rien sans celui d'ajouter au monde quelque chose dont il n'a nul besoin, un dessin dans la main par exemple. Ce qu'au demeurant ont parfaitement bien compris ces indépassables et mythiques situationnistes que sont les adeptes de la Banalyse -association dont les membres se retrouvent à des heures convenues dans des endroits banals sans aucun motif spécifique de se rencontrer ni

rien de spécial à se dire- dont le fondateur déclarait : « La Banalyse ne veut en rien se distinguer de la vie en général, sauf justement, par la volonté de ses membres d'en avoir une conscience aiguë... » Au fond, l'important ici ne tient pas à ce qui est fait, mais à l'agir, au geste. Le dessin pris dans les lignes de la main de N.G. ne résistera pas longtemps aux multiples tâches auxquelles la main est très vite rendue. Le dessin tracé au creux de la main n'est pas fait pour durer, au contraire, il est un tueur de temps. L'homme dégagé n'est vraiment chez lui que dans l'éphémère et le non-intentionnel : là où l'agir compte plus que le faire, l'acte plus que l'objet, le *tracer* plus que le *tracé*, comme aurait pu dire Fernand Deligny...

Deligny, qui s'y connaissait en dessin, lignes et oisiveté, admirait avec raison la désinvolture avec laquelle l'artiste aborigène, après avoir réalisé avec un soin extrême la gravure d'une tortue sur une écorce, s'en détourne définitivement :
« De ce qu'il a fait, l'aborigène s'en détourne ; son projet n'est pas là ; il est dans les mouvements de la main qui réitère des trajets, qui passe et repasse là où la main doit passer ; et cette main n'est pas la sienne. C'est une main quelqu'une dont il dispose comme il dispose du petit bâton mâché à un bout qui lui sert de pinceau »

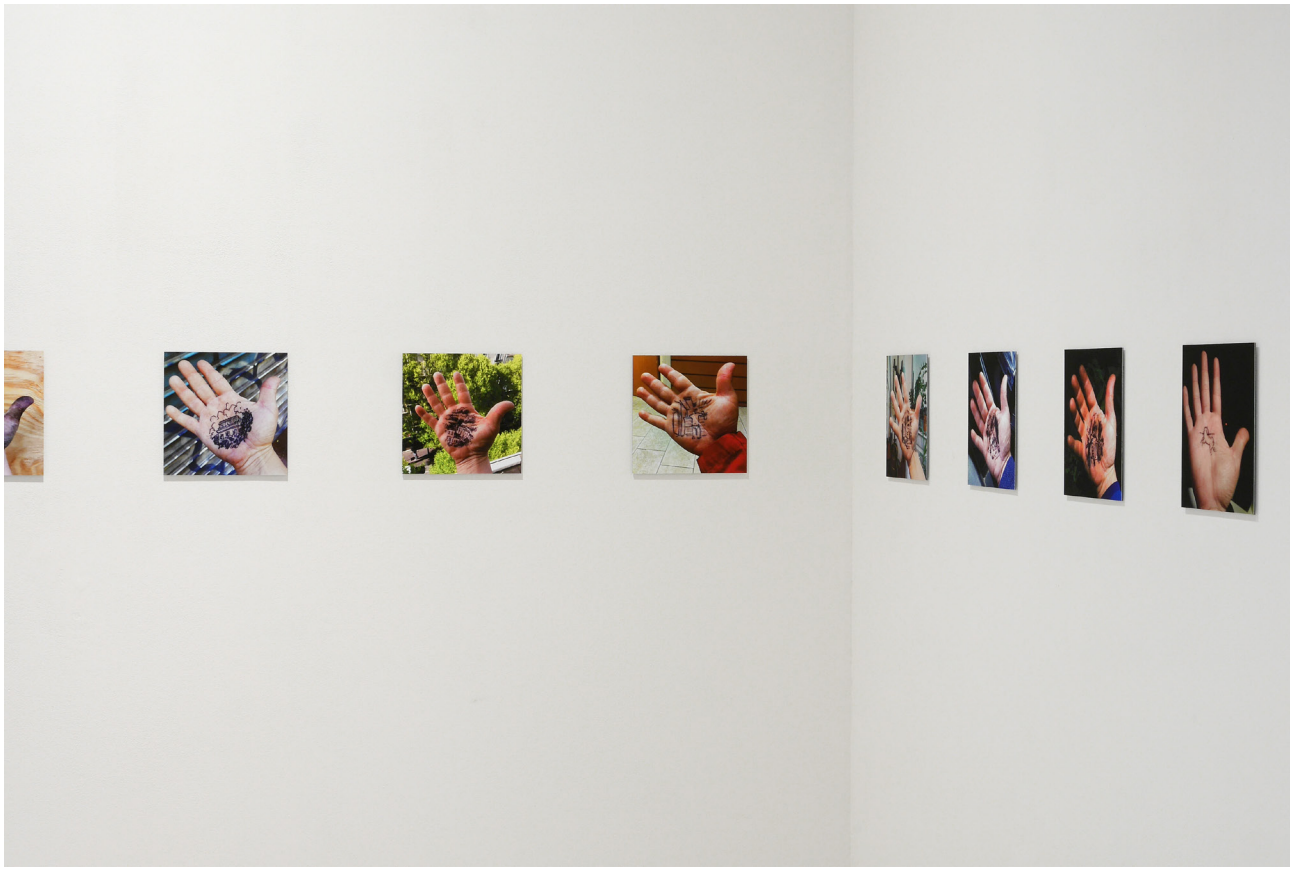
C'est cette main que nous tend sournoisement N.G. en ce qu'il semble nous dire, comme dans la réplique culte de Terminator 2 : « Parle à ma main ! »

Charles Floren

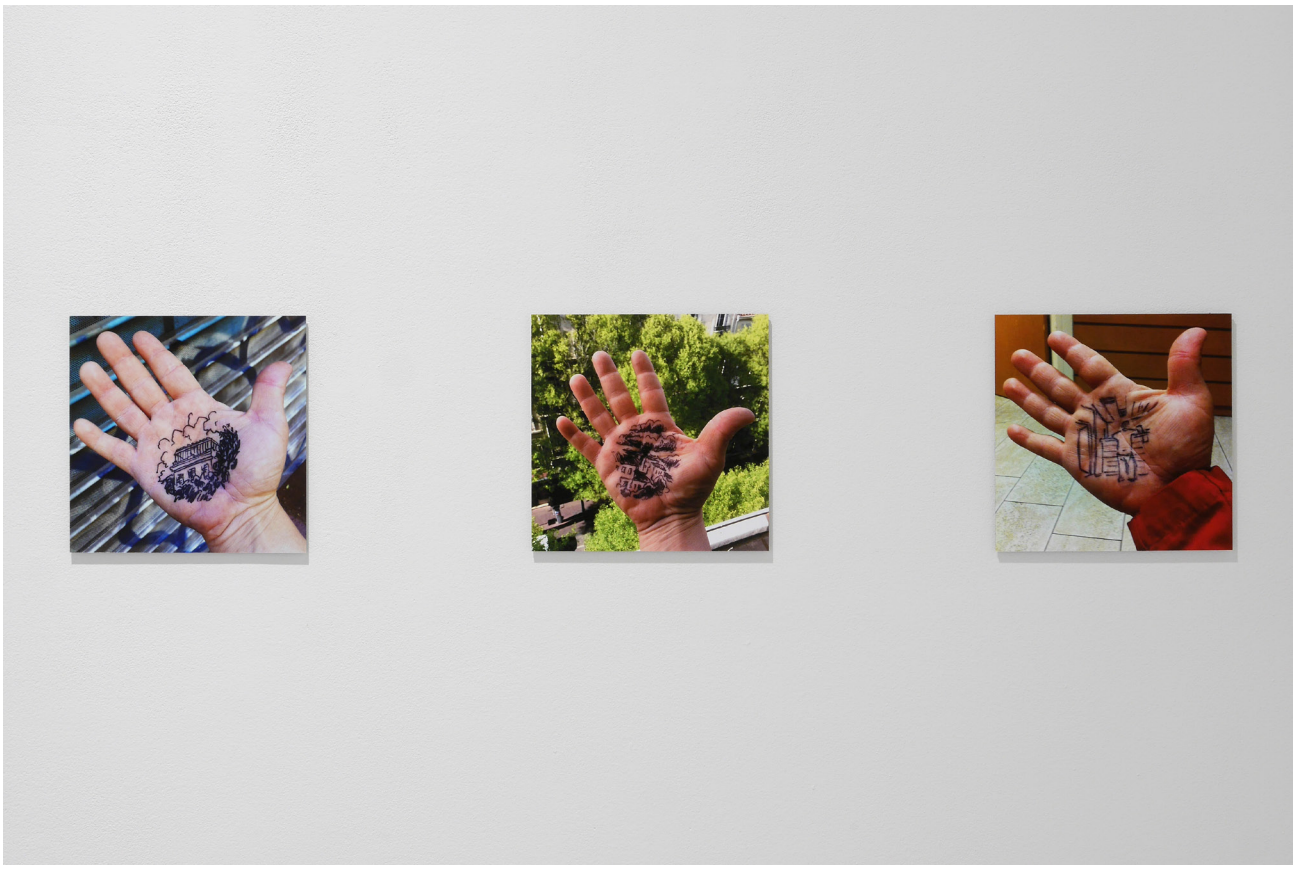


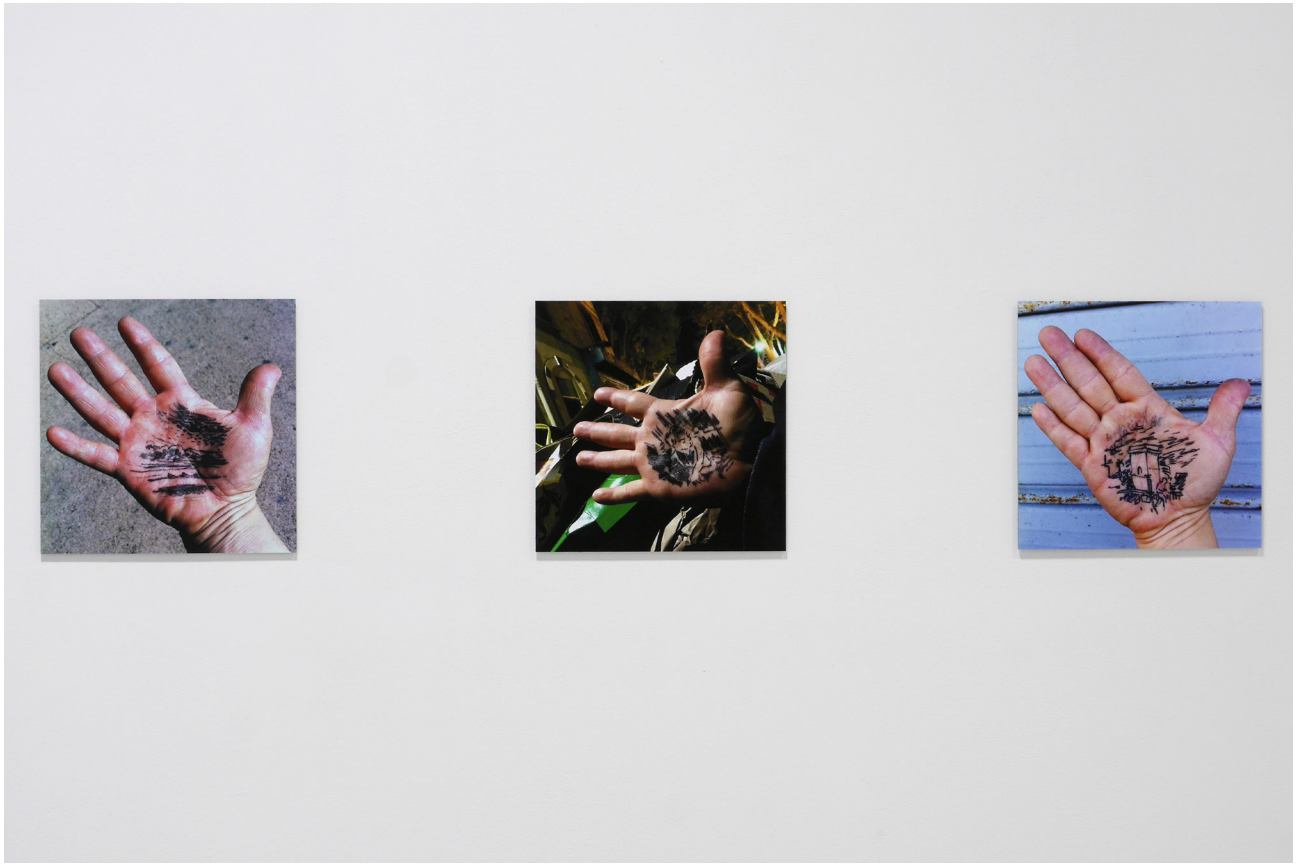
Vues de l’exposition

Vues de l’exposition



Vues de l’exposition





Vues de l’exposition